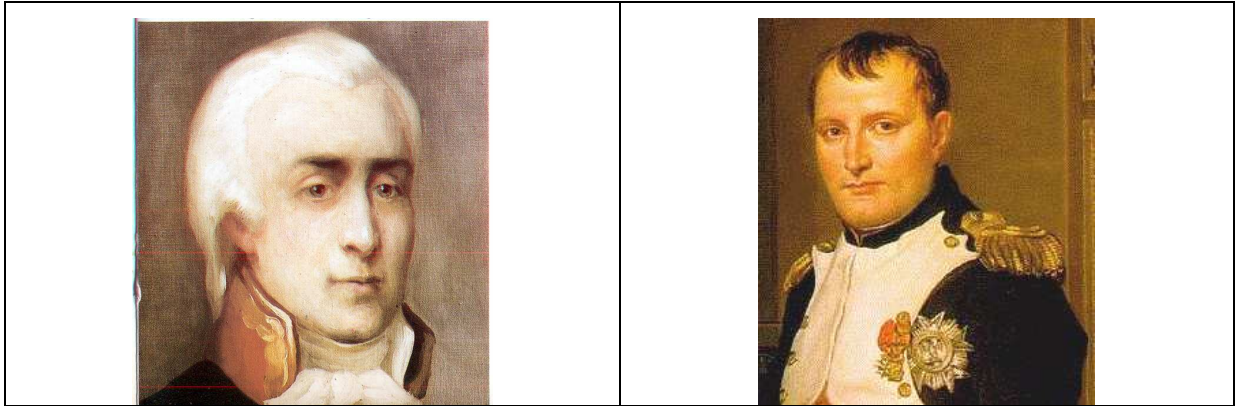


**LA LETTRE DE JACQUES DE LINIERS À NAPOLÉON
ET
LES INFORTUNES DE JEAN BAPTISTE DE JEAN BAPTISTE PÉRICHON DE VANDEUIL**

Les 5 et 6 juillet 1807, Jacques de LINIERS dirige avec le succès que l'on connaît la défense de la ville de Buenos Aires contre une force britannique commandée par le général WHITELOCKE.

Le 20 juillet, il rédige une longue lettre à NAPOLÉON pour l'informer du succès de ses armes.



Sire,

J'ai eu l'honneur en septembre dernier d'adresser à Votre Majesté le rapport de la reprise de Buenos Ayres, que j'avais eu l'honneur d'effectuer l'an dernier. Depuis cette époque, des événements bien plus intéressants encore, ont eu lieu et tandis que Votre Majesté s'occupait de régler le destin de l'Europe ou plutôt celui du monde entier et venait, pour lui assurer une paix durable, de fermer aux Anglais tous les ports du Nord, nous autres, nous avons la chance inestimable d'aider en quelque sorte vos vues, en les chassant d'un continent immense, où ils se flattaient de réparer si possible, la perte que vous lui faisiez éprouver dans l'autre hémisphère.

Avoir reconquis Buenos Ayres n'était rien, il fallait le conserver contre les forces multiples de l'Angleterre qui, sans doute, n'auraient pas tardé à venir venger l'affront que leurs armées avaient subi dans ce continent. La station de la division du Commodore POPHAM au bas de la Rivière de la Plata l'annonçait bien clairement. Les Anglais vinrent effectivement au nombre de 7000 ou 8000 hommes, mais, ayant dirigé différemment leur attaque, ils s'emparèrent d'abord de Maldonado, mauvais village très éloigné, défendu par de mauvaises batteries. De là, ils se rendirent à Montevideo, la place la plus forte de cette rivière. Ils firent leur descente à quatre lieues de cette place, où le Vice-roy, à la tête de 1000 hommes de Cavalerie, ne pouvant leur empêcher le débarquement, prit la fuite avec ses troupes. Les ennemis ne perdirent pas un moment pour investir cette ville et établir leurs batteries. J'ai voulu me rendre avec des troupes afin de secourir Montevideo, mais les habitants d'ici s'y opposèrent et me permirent seulement d'envoyer 500 hommes qui arrivèrent heureusement, mais ne purent retarder de très peu sa chute. Le Gouverneur demanda bientôt un plus grand renfort. On me permit alors de le lui porter, mais il était trop tard. Quatre jours après mon départ, j'appris que la ville venait d'être prise d'assaut.

Je retournai aussitôt à Buenos Ayres, m'attendant à être attaqué à mon tour. Montevideo fut pris le 3 février, après avoir fait une vigoureuse défense et avoir perdu à l'ennemi plus de 2000 hommes. Les Anglais ne jugèrent pas à propos de venir m'attaquer avec 6000 hommes et attendirent un renfort considérable pour l'effectuer. Depuis la conquête de Buenos Ayres, j'avais formé différents corps des habitants, tant des provinces d'Espagne que Créoles d'ici, mulâtres et indigènes, ainsi que huit escadrons de cavalerie légère. Mais la force sur laquelle je comptais le plus était 2000 hommes d'artillerie que je pris le plus grand soin d'exercer parfaitement au

maniement de la grosse artillerie et de celle de bataille. Je fis dresser les chevaux et les mules pour le train. Il me fallut aussi faire faire des affûts et les harnachements nécessaires au service des pièces et de leur attelage ; aussi d'immenses écuries pour renfermer les animaux de tirage qui, tous accoutumés à être amenés des savanes pour servir 24 heures sans manger et être relâchés pour faire place à d'autres, ne me convenaient point. J'avais besoin de les accoutumer au feu et au trait et surtout de les faire habituer aux aliments secs qui leur donnent plus de vigueur que l'herbe verte. J'avais 2000 fusils dans la salle d'armes et j'en avais pris autant au général BERESFORD. Il m'en aurait fallu le double pour armer le reste de mon infanterie. Je rassemblais donc toutes les vieilles armes, tant de la ville que de l'intérieur et, à force de peine et de soins, elles furent rendues serviables et utiles. Je n'avais que 400 quintaux de poudre et il m'en aurait fallu au moins six fois autant, moins tant pour une action que pour l'instruction de mes nouvelles troupes. Malgré la grande distance, le Chili et le Pérou m'en fournirent et j'en ai consommé plus de 1000 quintaux en exercices de tous genres. Le plomb manquait également ; les habitants firent le sacrifice des gouttières de leurs maisons et de toute leur vaisselle et ustensiles d'étain. Enfin, j'avais à défendre le front d'une ville qui n'avait, sur l'étendue d'une lieue qu'elle présentait du côté de la rivière, qu'un mauvais fort d'une très grande élévation sur son niveau et dont, par conséquent, les coups plongeants étaient presque nuls et qui, outre cela, présentait au nord et au sud des plages où le débarquement pouvait se faire avec facilité. Je remédiai à tout cela en faisant construire de bonnes batteries et des redoutes qui pouvaient se soutenir mutuellement en croisant leurs feux et faire la résistance nécessaire pour me donner le temps de les secourir. Ces mesures ont causé la perte des ennemis en les obligeant à débarquer à 14 lieues de la ville d'où ils eurent à passer par des marais et des chemins impraticables, où ils perdirent leurs vivres, leur artillerie et d'où ils vinrent combattre « harcelés » de fatigue.

Pendant les onze mois qui s'écoulèrent depuis que j'avais eu la chance de chasser les Anglais de Buenos Ayres, on peut s'imaginer combien j'eus à travailler pour rendre guerrier un peuple de négociants, de cultivateurs, de riches propriétaires, dans un pays où la douceur du climat, l'abondance et les richesses, amollissent l'âme et lui ôtent l'énergie qu'elle a dans un sol aride et une température moins douce, où l'homme a besoin d'exercer toutes ses facultés pour assurer son existence. D'ailleurs, la subordination si nécessaire pour faire agir utilement les forces armées, comment l'établir parmi les gens qui se croient tous égaux ? Le commis d'un riche négociant se trouvait souvent plus propre pour le commandement que son patron accoutumé à lui donner des ordres avec despotisme et qui devenait son subalterne. Il me fallut vaincre tous ces obstacles et une infinité d'autres.

Les premiers services que j'avais rendus à cette ville, m'avaient acquis toute la confiance de ses habitants. J'en profitais pour les rendre capables de se défendre contre tous les efforts que la Espagne a fait pour les vaincre, soutenant sans cesse leur enthousiasme par des proclamations où j'exagérais leur force, leur inspirant du mépris pour celle des ennemis que je représentais toujours infiniment moins forte que je ne le croyais et savais positivement qu'elle l'était.

Après la perte de Montevideo, le peuple de Buenos Ayres, en masse représenta, avec la municipalité au Conseil suprême de l'Audiencia, que tous ses malheurs provenaient de l'ineptie ou de l'infidélité du Vice-Roi, que les lois, dans l'un et l'autre cas, autorisaient sa déposition et qu'il abandonnerait les armes qu'il avait prises pour la défense du pays, si l'on ne procédait de suite à lui ôter le commandement, protestant d'ailleurs que cette prétention n'était fondée que sur sa fidélité, son amour pour son Roy et sa Patrie. Une affaire aussi délicate fut décrétée dans les deux heures. Le Gouvernement civil fut confié à l'Audiencia et le Commandement militaire me fut confirmé dans toute sa plénitude.

Enfin, vers la fin de juin, le général WHITELOCK, laissant à Montevideo une garnison très faible, sortit de cette place à la tête de 6000 hommes auxquels se joignit le général CRAWFORD avec 4000 qui venaient d'entrer dans la Rivière. Ils s'avancèrent et nous offrirent le spectacle de 80 voiles qui, d'après ce que le général en chef avait annoncé à son départ, venaient prendre possession de cette capitale sans opposition aucune. Jamais Buenos Ayres n'avait vu sur ses rives un si formidable appareil ! Mais loin d'en être intimidé, l'enthousiasme parut s'accroître pour la défense. Les Anglais sachant que, dans l'étendue de huit lieues de notre front, la défense leur serait disputée, firent parade de leur force et se dirigèrent, comme je l'ai dit plus haut, à 14 lieues

de la ville, à l'Ensenada de Barragan. J'aurai pu les attaquer avec avantage à leur débarquement, mais pour cela il aurait fallu diviser mes forces et courir le risque qu'en se rembarquant ils ne vinssent m'attaquer plus près de la ville avant que j'eusse pu réunir mes troupes ; je préfèrai les attendre à deux lieues de cette ville, dans une belle plaine où je pouvais tirer avantage de ma cavalerie et de mon artillerie. Effectivement, ayant su leur approche par mes hussards qui les observaient de près et les inquiétaient par de continuelles escarmouches, je partis de la ville à la tête de toutes mes troupes le 1^{er} juillet et fus me placer au-delà d'un pont sur une petite rivière nommée el Riachuelo de Barracas. Je formai ma ligne de bataille nord-sud, l'aile droite un peu recourbée pour suivre les sinuosités de la rivière que j'avais derrière moi. Je fis placer 44 pièces de canons dans la ligne et 4 de gros calibre sur la gauche ; j'avais formé deux corps de réserve avec 6 canons et deux obusiers qui devaient attaquer par les flancs aussitôt que l'action serait engagée.

La nuit du 1^{er} au 2 fut froide et pluvieuse. Mes troupes la passèrent sous les armes, l'ennemi n'étant qu'à deux lieues de nous, sans que, dans les différentes rondes que je fis, j'entendisse d'autres voix que celles de l'enthousiasme. La journée du 2 se montra très belle, chacun ne songea qu'à mettre ses armes en bon état. A 9 heures, on m'annonça que l'ennemi venait. Je parcourus la ligne en disant à mes soldats que le mot du jour était : Saint Jacques de la victoire ! et qu'elle était à nous. Tous me répondirent par des cris d'acclamation et de Vive le Roy ! Les ennemis se rapprochèrent jusqu'à reconnaître nos positions et défilèrent bientôt sur notre gauche, se dirigeant vers un gué du Riachuelo, à deux lieues de l'endroit où j'étais ; je suivis leurs mouvements par ma droite et leur présentai une seconde fois la bataille, sans qu'ils voulussent l'accepter et se portèrent au contraire plus loin pour chercher un autre passage. Considérant que je ne pouvais les atteindre dans leur marche, je résolus de leur couper le passage et de les empêcher d'entrer dans la ville avant moi, comme ils paraissaient s'y disposer. En conséquence, je laissai une de mes colonnes avec mon corps de réserve à la défense du pont que je repassai avec les deux autres.

Des troupes régulières, accoutumées à des longues marches à pied, avaient un avantage incroyable sur les miennes ; en outre, les chemins que j'étais obligé de suivre, fangeux et malsains, étaient un nouvel obstacle que j'avais à vaincre, surtout pour gravir les ravins qui entourent la ville ; ma position était critique. Je pris sur le champ le parti de faire tirer sept pièces d'artillerie par ma cavalerie et, avec environ 500 hommes, quelques chasseurs, cinq canons et deux obusiers, je vins occuper une position où débouchaient les chemins par lesquels venait au pas de course une colonne de 2000 hommes, commandée par le général CRAWFORD. Aussitôt que je découvris son avant-garde, je fis jouer mon artillerie qui produisit le plus terrible effet. Mais, attaqué par toute la colonne, j'eus aussi à essuyer un feu très vif que je soutins néanmoins près d'une demi-heure. Enfin, craignant d'être enveloppé et la nuit s'approchant, j'ordonnai à l'artillerie de se retirer. Ce mouvement ne pu s'exécuter bien exactement, presque tous les chevaux étant tués, ce qui m'obligea à abandonner deux de mes pièces après les avoir enclouées. Les Anglais m'ont confessé avoir perdu dans cette attaque 300 hommes et 9 officiers ; nous y perdîmes très peu de monde et cette action, sans aucun doute, a sauvé Buenos Ayres en retenant la colonne qui, sans ma rencontre, filait droit dans la ville.

Toute l'armée se replia dans la place et je la disposai à un genre de guerre infiniment avantageux pour nous et le seul qui nous convint alors. Je fis garnir de monde les terrasses des maisons à huit rues ou « cadres », tout autour de la place et les munis bien de grenades et de munitions. Ces plates-formes, hautes de 25 à 30 pieds, paraissaient autant de citadelles qui mettaient les soldats à l'abri ; on creusa de larges fossés dans toutes les rues qui aboutissaient à la Place en dedans desquels on braqua toutes les pièces d'artillerie de gros calibre. Le Fort qui n'est, dans le fait, qu'une mauvaise redoute, fut garni de tout le reste de l'artillerie. Je plaçai à la place des Taureaux où était un dépôt d'artillerie, un corps de 400 marins qui provenaient des chaloupes canonnières et autres bâtiments que j'avais désarmés et fait entrer dans le Riachuelo, sachant de quelle inutilité ils étaient contre la flotte anglaise. Tout ainsi disposé et les rues soigneusement illuminées de nuit, les troupes légères et des volontaires de différents corps se répandirent dans tous les quartiers de la ville pour faire la petite guerre contre les tirailleurs anglais.

Le général WHILELOCKE m'avait écrit et fait faire plusieurs fois des propositions, guidé disait-il par un principe d'humanité ; il voulait faire prisonnier de guerre non seulement les officiers militaires, mais encore les employés civils et n'accordait que le libre exercice de la religion et le respect des propriétés particulières ; je répondis à ses propositions avec le mépris qu'elles méritaient et la confiance que m'inspiraient l'excellente disposition de mes troupes et l'avantage de notre situation.

Le 5 au point du jour, l'ennemi commença l'attaque à la place des Taureaux et elle devint bientôt générale dans toutes les autres parties de la ville. Le port qui n'était défendu que par 600 hommes entre marins et volontaires, attaqué de toutes parts par un parti de plus de 2000 hommes, se soutint cependant plus de trois heures et ne se rendit que lorsque les munitions lui manquèrent. Il y eu 200 hommes hors de combat et presque tout le reste fut fait prisonnier. Outre que la place des Taureaux est assez éloignée du fort, les mesures que j'avais prises dans cette direction la rendaient bien peu importante pour les Anglais. Dans tous les autres points de la ville où ils attaquèrent en même temps, ils ne trouvèrent partout que leur perte et la mort. Une colonne de 1200 hommes, commandée par le général CRAWFORD, s'avança avec une rapidité étonnante de l'ouest à l'est et, malgré les fusillades et les grenades qui pleuvaient des terrasses, ils parvinrent en perdant une infinité de monde, à deux quadres où ils se trouvèrent cependant arrêtés par les canons braqués dans cette rue et ne trouvèrent d'autre refuge que derrière le couvent de St Domingo qu'ils forcèrent bientôt et où ils se retirèrent. Les voyant dans cet état, j'envoyais signifier au général CRAWFORD qu'il eût à se rendre prisonnier, l'assurant que je n'aurai pas la même considération qu'avait eu en pareille occasion le gouverneur des Canaries, et que j'allais jeter bas le couvent.

Le général, qui croyait sans doute, au feu très vif qu'on faisait, que les siens avaient été plus heureux dans les autres attaques qui avaient été faites, répondit « arrogamment » que, bien loin de penser à se rendre, il croyait que je lui demandais de capituler et qu'il allait avancer à la baïonnette. Je fis à l'instant avancer de l'artillerie sur le couvent, commençant à battre le clocher avec les canons du fort et le pressant si vivement qu'il arbora bientôt le pavillon blanc et se rendit prisonnier avec 930 hommes qui mirent bas les armes.

Le même jour, la majeure partie de l'armée anglaise, repoussée de tous côtés avec tant de pertes, se trouva alors avec le général WHITELOCK à la place des Taureaux. Un détachement s'était retranché à la Résidence, dans la partie opposée de la ville, et le reste dispersé dans les faubourgs, continuait en tirailleurs, le feu qui n'avait pas cessé de tout le jour.

Je me trouvais, à sept heures du soir, avec 2000 prisonniers anglais dont 105 officiers, parmi lesquels étaient plusieurs colonels et un général. L'ennemi avait perdu en outre plus de 2000 hommes, entre tués et blessés ; je n'avais pas de mon côté 1000 hommes hors de combat, toutes mes troupes étant, par conséquent, dans les plus heureuses dispositions pour achever leur conquête et je pouvais y prétendre sans me flatter.

Mais, considérant qu'il n'y avait que trop de sang répandu, que la triste gloire de compléter la ruine de l'armée anglaise ne pouvait compenser la perte d'un citoyen respectable, fidèle sujet et père de famille et que, d'ailleurs, j'aurai encore à faire une nouvelle expédition pour aller à la reprise de Montevideo, considérant enfin l'embarras où je me trouvais pour contenir et alimenter un aussi grand nombre de prisonniers et craignant que le peuple qui jusqu'alors avait respecté un agresseur dont il avait tant à se plaindre des cruautés, ne finisse par ensanglanter sa victoire, après avoir consulté les autorités de la ville, j'expédiai un parlementaire au général WHITELOCK, par lequel je lui faisais part des avantages que je venais de remporter sur ses troupes et, pour lui donner une nouvelle preuve de la générosité et de l'humanité espagnole, j'offrais de lui rendre non seulement ses prisonniers, mais encore ceux du général BERESFORD s'il voulait se rembarquer et me rendre la place de Montevideo. Par sa réponse qui fut assez insignifiante, il me demanda une suspension d'armes de 24 heures.

Les moments étaient précieux. Je lui fis dire que, puisqu'il n'entrait pas dans mes principes d'humanité, j'allais recommencer le feu sous quinze minutes et le rendais responsable du sang qu'on allait encore répandre. En effet, on recommença bientôt et la mort moissonna quelques nouvelles victimes. Mais, je reçus un autre parlementaire, par lequel il proposait une amnistie

pour envoyer un officier supérieur discuter avec moi les articles du traité. Nous tombâmes d'accord, à peu de différences près, ayant accordé à ce commissaire jusqu'au jour suivant à midi pour pouvoir obtenir la signature du commodore Georges MURRAY. Je reçus exactement et en due forme le traité que j'ai l'honneur d'adresser ci-inclus à Votre Majesté.

Je ne dois omettre de dire que tous les Français qui se trouvaient à la Rivière de la Plata, soit à la reprise il y a un an, soit à l'attaque de Montevideo et enfin à celle de Buenos Ayres, ont été des premiers à prendre les armes et à se distinguer, qu'en un mot ils ont été partout Français. Nous avons à regretter entre autres le brave capitaine MORDEILLE, mort à la prise de Montevideo.

Quand on considère qu'il y a un an à cette même époque, 2000 hommes avaient dicté des lois à une ville aussi immense que Buenos Ayres, et qu'aujourd'hui 8000 bourgeois de cette même ville ont repoussé une armée de 10 000 hommes de troupes, choisis et bien disciplinés, en ont détruit ou fait prisonniers près de la moitié, ont obligé les autres à se rembarquer et sans coup férir les ont obligé à restituer une place aussi importante que Montevideo ; ce changement a sans doute quelque chose de surprenant ; il prouve au moins de quelle énergie sont susceptibles des hommes armés de patriotisme et d'amour pour leur Roi.

Il faut croire aussi que les succès constants et toujours étonnants de vos armées, avaient électrisé ce peuple jusqu'alors si paisible. Je n'en doute pas, Sire, et je ne m'applaudis pas plus des services que j'ai pu rendre à mon auguste souverain, que je m'enorgueillis d'appartenir à la Nation illustre que vous gouvernez avec une sagesse et des succès que peut seule égaler votre gloire immortelle.

Les présentes dépêches seront remises à Votre Majesté par mon premier aide de camp, monsieur PÉRICHON DE VANDEUIL, créole de l'île Bourbon, jeune homme d'une famille distinguée qui vient de faire à mes côtés ses premières armes et dont j'ai eu mil occasions de concevoir les plus grandes espérances. En sollicitant pour lui la bienveillance de Votre Majesté, je prends la liberté de la référer à lui pour des détails qu'elle pourrait désirer sur ces intéressantes contrées.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, de Votre Majesté Impériale et Royale, le très humble et très obéissant serviteur.

Buenos Ayres, le 20 juillet 1807

Jacques de LINIERS

*

Ce dernier confie cette lettre, ainsi que les dépêches destinées à la Cour d'Espagne, à Jean Baptiste PÉRICHON de VANDEUIL, son futur gendre, ainsi qu'à Don Léon de ALTOLAGUIRRE, l'oncle propre de Martine de SARRATEA, son épouse défunte en 1805.

Mais la mission de Jean Baptiste ne se déroule pas comme prévu et ses infortunes espagnoles méritent d'être contées.

Il débarque à Cadix en novembre 1807. Il est blessé et très diminué physiquement. Le 25 novembre, arrivé à Madrid, il raconte ses mésaventures à la belle-sœur de son général, la comtesse de Liniers :

Madame,

Etant parti de Buenos Ayres le 12 août pour Lisbonne avec les dépêches du gouvernement pour Sa Majesté Catholique, je fus aussi chargé de vous remettre en main propre une lettre de Monsieur votre Beau-frère, le général LINIERS, mais j'eus le malheur d'être fait prisonnier, à la hauteur de 17 ou 18 degrés de la latitude du sud, par une flotte anglaise qui me remit en liberté en obligeant le capitaine du bâtiment sur lequel je venais, de me conduire à un des ports d'Angleterre, sous peine d'être pendu s'il ne le faisait pas. Le capitaine m'ayant communiqué cet ordre, je lui dis qu'il ne pouvait avoir aucun droit sur moi et que, si je pouvais rencontrer un bâtiment qui fit voyage ou pour Cadix ou pour Lisbonne, que je me rembarquerais ; il convint en effet de tout. Effectivement, j'eus le bonheur de rencontrer un brick portugais à la hauteur de Cadix qui faisait route pour l'île de Madère. J'ajustai mon passage avec lui et fus à la dite île où je demeurai quatre jours, au bout desquels je repartis sur un autre brick pour Cadix où je débarquais le 12 du courant, pas avec autant de bonheur car, en me débarquant, je reçus un coup terrible au bras que je crus me l'avoir cassé.

Cette circonstance et plusieurs autres me privent d'avoir l'honneur d'être le porteur de votre lettre et en même temps de celui de faire votre aimable connaissance, mais pas de celui de vous offrir, Madame, mon très respectueux hommage et de m'employer à vos services si vous m'en croyez digne.

J'étais chargé, Madame, de la part du général LINIERS, de plusieurs choses pour vous. Premièrement celle de vous remettre des médailles qui ont été frappées dans ce pays-là, au sujet de la reconquête de Buenos Ayres, par lui-même. Je ne vous les fais pas parvenir par la même occasion par la difficulté qu'il y a à les remettre par le courrier. Mais si vous voulez bien me désigner une personne à laquelle je dois les remettre ici, je m'en ferai un véritable plaisir.

Secondement, de m'informer sûrement du séjour de Mr le Comte de LINIERS¹, et de vous en donner des nouvelles.

En effet, en arrivant ici, j'eus le plaisir d'apprendre qu'il avait obtenu le grade et la solde de colonel et qu'il était retourné en Amérique (c'est-à-dire Buenos Ayres). Le fils de Mr le chevalier² a obtenu un grade aussi et est parti pour rejoindre son père. De sorte que je suppose, comme il y a trois mois et demi qu'ils sont partis, ils doivent être arrivés à bon port.

Mr de LINIERS me chargea aussi de vous prier de lui envoyer votre portrait ; je suis très fâché, Madame, de ne pouvoir vous faire cette prière verbalement vu les circonstances fâcheuses qui m'obligent de retourner au plus tôt à Buenos Ayres, et d'avoir continuellement gardé le lit depuis mon arrivée pour avoir fait le voyage de Cadix à Madrid avec la plus grande accélération, mais si vous daignez m'honorer d'être le porteur de vos lettres ainsi que de votre portrait, je m'estimerai certainement très heureux.

Daignez Madame me pardonner le défaut de style et de langue ; il y a douze ans que j'ai perdu l'habitude d'écrire le français, ainsi que de le parler, mais, dans la confiance que vous voudrez bien excuser ces fautes, j'ai cru devoir oser vous entretenir dans un idiome qui nous est naturel et plus aimable qu'aucun autre.

Je vous prie de me faire l'honneur de faire agréer mes respects à Mademoiselle votre fille et de me croire, Madame, avec le plus profond respect.

Votre très obéissant serviteur.

J. B. PÉRICHON DE VANDEUIL.

Ne pouvant se déplacer, il laisse Léon ALTOLAGUIRRE apporter seul les dépêches de LINIERS au PRINCE DE LA PAIX³ et en recueillir les fruits. Il confie également la lettre destinée à NAPOLÉON à l'ambassadeur de France en Espagne, François de BEAUHARNAIS. Le 5 décembre, ce dernier adresse à CHAMPAGNY, le ministre des Relations extérieures, la lettre suivante :

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence la lettre cy jointe pour Sa Majesté l'Empereur. Elle m'a été remise par Mr PÉRICHON de VANDEUIL gradué lieutenant-colonel du 3^e escadron de hussards de Buenos Ayres, et premier aide de camp de M. le général LINIERS.

Cet officier né Français partit de Buenos Ayres le 12 août dernier est arrivé à Cadix le 18 novembre porteur de dépêches du général LINIERS pour Sa Majesté Catholique et pour Mr le prince de la PAZ, relativement aux derniers événements survenus en Amérique et à la capitulation des Anglais.

Les blessures que Mr. PÉRICHON a reçues, jointes à une fracture ne lui permettant pas de faire avec célérité la route de Cadix à Madrid, il a donné ses dépêches à un Espagnol parent de M. le général LINIERS pour qu'elles soient remises à Sa Majesté Catholique et à M. le grand amiral.

Il m'a apporté hier celle destinée pour Sa Majesté Impériale, témoignant le regret le plus grand de ne pouvoir en être le porteur lui-même.

¹ Frère aîné de Jacques de Liniers

² Louis, fils aîné de Jacques de Liniers et de Jeanne de Menvielle

³ Après que les armées de la République Française, sous les ordres de Dugommier et Moncey, eurent envahi le nord de l'Espagne, Manuel Godoy, colonel et duc de l'Alcúdia, qui était ministre et avait conseillé la guerre, dut se résoudre à conclure la paix et fut décoré pour cela du titre de « prince de la Paix ».

Il s'est présenté au prince de la PAZ, lequel a reçu cet officier (M. de VANDEUIL) assez froidement en lui disant que Sa Majesté Catholique avait déjà fait la distribution de ses grâces.

M. PÉRICHON DE VANDEUIL m'a donné lui-même ces détails en me remettant la lettre pour Sa Majesté Impériale et me prouvant l'impossibilité où il se trouvait, de pouvoir continuer la route. Cet aide de camp m'a paru doux et modeste : il ne pense (après sa guérison) qu'à retourner auprès de Sa Majesté le général LINIERS, auquel il paraît être fort attaché.

J'ai l'honneur..."

Le 11 février, Beauharnais écrit une nouvelle lettre à CHAMPAGNY, dont voici un extrait :

« l'aide de camp du général Liniers est toujours à Madrid ; il n'a pu obtenir l'honneur d'être présenté au roi. Le frère de la Paz ne lui dit jamais rien dans les audiences. M. PÉRICHON de VANDEUIL, premier aide de camp du général LINIERS, blessé et couvert de blessures, est dans une position inconvenante et dénué de moyens : j'adresse à sa majesté la lettre de ce jeune et brave officier que j'ai l'honneur de recommander à sa majesté imp. et royale. Je joins aussi à cette dépêche une médaille frappée à Buenos Ayres qui m'a été remise par cet officier.

Comme il l'annonce dans sa correspondance, BEAUHARNAIS joint à sa dépêche la lettre de Jean Baptiste, également datée du 11 février et reproduite ci-dessous :

Monseigneur,

J'ose espérer, d'après l'accueil favorable que Votre Excellence a daigné me faire, qu'elle pardonnera la liberté que je prends de réclamer la protection auprès de Son Altesse. Monsieur le Prince de la PAIX pour qu'il daigne me faire expédier les grâces que mon général a sollicité pour moi à titre de reconnaissance.

Le caractère bien connu de Votre Excellence, l'estime qu'elle a pour mon général, et le vif intérêt qu'elle porte au sort de tous les Français me font espérer que je ne la relancerai pas en vain.

J'ai déjà eu l'honneur de soumettre à votre excellence que m'étant rouvert, en courant la poste de Cadix à Madrid, une blessure que j'avais reçue au combat, au deux juillet dernier, j'avais été obligé de laisser remettre par le sieur Léon ALTOLAGUIRRE mon compagnon de voyage, les dépêches que mon général m'avait confiées pour Sa Majesté Catholique et pour Son Altesse Monsieur la prince de la PAIX, et que le sieur ALTOLAGUIRRE, profitant de la circonstance malheureuse où je me trouvais, avait su s'approprier tout le mérite de la commission, et avait obtenu à titre de récompense, comme porteur des dépêches, l'emploi qu'il désirait.

Quoique jeune, c'est à dire sans expérience, je n'ai pas laissé de connaître à temps qu'il allait de mon devoir de remettre moi-même au roi les dépêches de mon général. J'en fis l'ouverture au sieur ALTOLAGUIRRE qui me répondit avec autorité que je ne devais me présenter qu'au prince de la Paix, que lorsqu'il en serait temps il me présenterait lui même à Son Altesse. Il me fit entendre que la cour du Prince était un dédale où l'on ne pouvait hasarder de faire un pas sans avoir un conducteur, qu'il avait promis à Mr de LINIERS de m'en servir et qu'il espérait que j'avais trop de respect pour les volontés de mon général, et assez de bon sens pour ne pas suivre les conseils d'un homme qui soignerait mieux mes intérêts que les siens propres. Il ajouta que j'étais trop novice à la cour pour bien m'acquitter de cette mission et qu'il saurait mieux que moi profiter des circonstances, et ménager adroitement les intérêts de Mr de LINIERS, son neveu, qu'il se flattait d'obtenir pour mon général, pour moi et pour toutes les personnes qu'il avait recommandées dans les dépêches, ce qu'il m'aurait été impossible d'obtenir vu que mon inexpérience et sur toutes choses, mon accent français gênerait tout à la Cour, par la raison que les Français y étaient très mal vus ; et que si Mr de LINIERS n'avait pas été depuis très longtemps au service de l'Espagne, il n'aurait pas été récompensé.

Votre Excellence sera peut être étonnée que je me sois laissé guider par de semblables conseils, mais cet étonnement cessera lorsqu'elle daignera prendre en considération que le sieur ALTOLAGUIRRE, jouissant de toute la confiance de Mr de LINIERS, possédait aussi la mienne, et j'étais bien loin de croire que l'homme qui s'était engagé à me servir de protecteur et d'appui serait le premier à se jouer de ma bonne foi de la manière la plus indigne ; non seulement il n'a pas rempli ses engagements relativement aux bons conseils qu'il devait me donner, mais encore il

m'a refusé dans ce moment, l'assistance pécuniaire qu'il a l'ordre de Mr de LINIERS de me donner sans d'autres limites que celles que pourra y mettre ma volonté.

Six jours après mon arrivée à Madrid, et lorsque le sieur ALTOLAGUIRRE me le permit, j'eus l'honneur de remettre à Son Altesse⁴, le paquet dont mon général m'avait chargé pour elle, et dans lequel il avait la bonté de me recommander à Son Altesse d'une manière tout à fait particulière en sollicitant pour moi à titre de récompense des services que j'avais rendus sous ses ordres, une des croix des ordres militaires et la confirmation dans les troupes de ligne du grade de lieutenant-colonel que j'avais dans le corps des volontaires de Buenos Ayres. Je ne sais pas si c'est à mon accent français à qui je dois attribuer l'oubli dans lequel son altesse ma jeté, mais ce que je sais bien positivement est qu'il y a deux mois et demi que j'ai eu l'honneur de lui remettre ce paquet et que depuis, je n'ai pas manqué une occasion de me trouver à ses audiences, sans cependant pouvoir me flatter qu'il se soit jamais souvenu que je lui avais été fortement recommandé par Mr de LINIERS, par un général qui avait rendu le plus important service à Sa Majesté Catholique.

Mon général avait aussi sollicité une petite pension du roi pour ma famille en dédommagement des pertes que mon père a essuyées en voulant établir pour le compte du roi des manufactures dans la province de Buenos Ayres. Les vifs désirs qu'il avait de remplir les intentions de Sa Majesté lui ont fait sacrifier (en avances qu'il fut obligé de faire) le reste de sa fortune. Ces avances n'ont point été remboursées et ces établissements n'ont point réussi par la mauvaise foi des personnes qui l'avaient engagé dans cette entreprise. Le peu de cas que la Cour a fait jusqu'à présent des recommandations de Mr de LINIERS ne me permet pas de douter que celle-ci sera, de même que les autres, jetée dans l'oubli le plus profond si Votre Excellence ne daigne avoir la bonté de s'intéresser au sort d'une famille malheureuse qui conservera toujours pour ses bienfaits la plus vive reconnaissance.

Le 22 février, NAPOLEÓN demande à se faire présenter Jean-Baptiste PÉRICHON de VANDEUIL :

Paris, 22 février 1808,

Monsieur de CHAMPAGNY, écrivez au sieur BEAUHARNAIS de demander l'expulsion de tous les Suédois de l'Espagne et entre autres du consul de cette nation qui est à Alicante. Faites-lui connaître également qu'il serait convenable de faire venir le sieur VANDEUIL, aide de camp du général LINIERS.

Mais, à en juger par une lettre que Jean-Baptiste adresse à BEAUHARNAIS le 8 mai, cette entrevue n'a jamais eu lieu :

Monseigneur,

Je suis on ne peut plus fâché d'occuper l'attention de Votre Excellence pour un moment mais l'indécision et l'état de stagnation dans lesquelles se trouvent mes affaires [mot illisible] recourir à Votre Excellence dont j'ose espérer de nouveau la [mot illisible] et les conseils.

L'espoir d'avoir l'honneur d'être présenté à Sa Majesté l'Empereur et Roi m'a empêché jusqu'à ce moment de faire aucune démarche auprès du gouvernement espagnol. C'est ce qui (comme j'ai déjà eu l'honneur d'en faire part à Votre Excellence) me porte le plus grand préjudice ayant à souffrir dans ce pays les plus grandes nécessités, particulièrement après le départ de Votre Excellence, que l'on me laisse manquer de tout absolument.

J'oserais prier Votre Excellence de vouloir bien ne me pas abandonner dans ces circonstances ou j'aurai le plus grand besoin des conseils dont Votre Excellence a daigné m'honorer et que Votre Excellence daigne se rappeler des promesses réitérées qu'elle m'a faites et sur lesquelles j'ai toujours compté, n'ayant d'autre protecteur et n'espérant que dans les bontés de Votre Excellence.

Si j'avais eu les moyens satisfaisants pour me transporter à Bayonne, j'aurai déjà eu l'honneur (auquel j'aspire depuis très longtemps) de me faire présenter à Sa Majesté le plus grand des Roys. Mais Votre Excellence n'ignore pas toutes les difficultés que j'ai déjà éprouvées.

⁴ Monsieur le prince de la Paix

J'ose attendre avec la plus vive impatience que Votre Excellence daignera me faire l'honneur de me donner ses conseils sur la conduite que je dois tenir ici, assurant Votre Excellence qu'ils seront toujours reçus avec la plus vive reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le plus humble serviteur.

PÉRICHON de VANDEUIL

Le 13 mai 1808, neuf mois après son arrivée sur le sol Espagnol, Jean Baptiste quitte Madrid. Il n'a probablement toujours pas été présenté à l'Empereur mais il emporte avec lui une dépêche pour LINIERS. Elle est signée Joachim MURAT :

A monsieur LINIERS, général commandant à Buenos Ayres,

Monsieur le vice-roi, vous aurez peut-être déjà appris les événements d'Aranjuez. Je donne l'ordre à mes ministres de vous en faire connaître tous les résultats. Le sieur VANDEUIL, votre aide-de-camp, vous porte leurs dépêches. Je saisis avec plaisir la première occasion qui se présente de vous donner une preuve de toute mon estime dans la personne de votre aide de camp qui désire vous rejoindre, en lui confiant une mission d'une si grande importance. La défense de Buenos Ayres vous a comblé de gloire, et je suis persuadé que vous soutiendrez la belle réputation que vous vous êtes acquise, si ces implacables ennemis de tout ce qui n'est pas Anglais, venaient encore à faire quelque tentative contre vous.

Le roi CHARLES IV m'a nommé lieutenant-général de son royaume ; je désire trouver des occasions de vous donner des preuves de l'estime que vous m'inspirez comme Français et comme militaire. L'Empereur me charge de vous assurer de toute la sienne.

A Madrid, le 13 mai 1808

Trois mois plus tard, de retour à Buenos Aires, Jean Baptiste se consolera de ses infortunes avec Carmen, la fille aînée de Jacques de LINIERS, qu'il épousera le 26 décembre de la même année. Elle a 16 ans et il en a 28.

*

* *

Après des recherches assidues, la lettre que Jean Baptiste était chargé de porter à l'Empereur a été retrouvée aux archives du ministère des Affaires étrangères⁵, de même que les correspondances de François de Beauharnais et de Jean-Baptiste PÉRICHON de VANDEUIL.

La lettre de Jean Baptiste à une sœur de LINIERS figure quant à elle dans l'ouvrage du général du ROURE, « *Jacques de LINIERS, vice-roi de la Plata, par sa correspondance à sa famille* ».

Archives du ministère des Affaires étrangères :

Correspondance politique

Mémoires et documents

Général du Roure :

Jacques de LINIERS, vice roi de la Plata, par sa correspondance à sa famille

Gaëtan de Raucourt

Mars 2008

⁵ Une copie est en outre conservée aux archives nationales argentines et reproduite dans plusieurs ouvrages.